



NOUVELLE REVUE D'EGYPTE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

SOMMAIRE

<i>Hélène</i> (poème lyrique)	CAMILLE SAINT-SAËNS.
Le Reniement	PAUL-LOUIS SORÈZE.
<i>Le Reposoir</i>	LOUIS FLERI.
<i>L'Aumône Ironique</i>	CAMILLE MAUCLAIR.
A Vol de Pensée.....	MIKAËL-S. GURDJIAN.
Le Rossignol (suite).....	JULES GANTÈS.
Douze Pamphlets Synthétiques.....	PAUL YAKI.
La Saison Théâtrale.....	JOSÉ CANERI - F. B.
La Vie Musicale	J. C. - G. BOULAD.
Revue des Livres	LOUIS FLERI - E. B.
Notes.....	JUNIUS.

NE PUBLIE QUE DE L'INÉDIT.

FÉVRIER 1904

5^{me} Année. — N° 2

Le Numéro 25 millièmes.

A l'Étranger : 70 centimes.

Directeur: *FERNAND BRAUN*

ALEXANDRIE

Direction et Administration: 26, Rue de l'Eglise Copte.

TYPO-LITHOGRAPHIE V. PENASSON

Nouvelle Revue d'Égypte

(5^{me} ANNÉE)

Directeur-Rédacteur en Chef
Fernand Braun

Administrateur

Frédéric Daici

Services Parisiens

Paul Yaki

47, Rue Monge (V^e)

Secrétaire de la Rédaction

Louis Fleri

Services du Caire

José Caneri

PRINCIPAUX COLLABORATEURS:

EGYPTE

Elie Ackaoui - Berthe Amic - O. K. d'Armao - A. Bédarrides Bey - Emile Bernard - G. Boulad
M. Boulad - Fernand Braun - José Caneri - Raoul G. Canivet - Frédéric Daici
Georges Dumani - Louis Fleri - Jules Gantès - Mikhaël S. Gurdjan - Jehan d'Ivray
Lotus - Ferdinand de Martino - L. Michaut d'Humiach - Fréd. Nourrisson
V. Nourrisson - A. Papi - J. B. Piot Bey - M. Poilay Bey - Jules Ravy
Paul-Louis Soréze - Henri Thuile - G. Vayssié - C. Zografio.

FRANCE

Paul Adam - Emm. Aegerter - René d'Avril - Jean Bach-Sisley - Maurice Barrès
May A. Blanc - Jean Bertheroy - Léon Bocquet - J. Charles-Brun - Paul Brunette
Georges Bussy - Nonce Casanova - Henry Cellier - Félicien Champsaur - Jacques Dyssord
Jules Esquirol - René Fauchois - Roger Fréne - Charles Gallié - Ernest Gaubert
Pierre Gheusi - Jean de la Hire - Emile Lante - Roger Lauresky
Jean Lorédan - Jean Lorrain - Maurice Magre - René Maizeroy - Camille Mauclair
Guy de Montgailhard - Jacques Normand - Georges Oudinot - Emile Pouvillon
Armand Praviel - Camille Saint-Saëns - André Theuriet - Touny-Léris
Renée Vivien - Jean Violis - Marie Weyrich - F. Woodyer Stockœ - Paul Yaki.

ABONNEMENTS:

Égypte: Un An . . . P. T. 25 ✻ Étranger: Un An. . . Fr. 8

La Rédaction ne répond pas des manuscrits qui lui sont confiés.
Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits.

Reproduction interdite sans indication de source.

Adresser lettres et mandats à M. le Directeur
de la NOUVELLE REVUE D'ÉGYPTE, 26 Rue de l'Église Copte,
à Alexandrie.

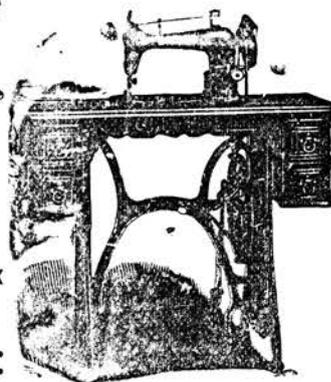
The Singer Manufacturing Co.

— NEW-YORK —



ASSORTIMENT COMPLET
DE
machines à coudre

VÉRITABLES
“SINGER”
pour tous genres de travaux



Dépôt Central pour l'Égypte:

Rue Tewfik Pacha N° 2 — Rue Chérif Pacha N° 23

SUCCURSALES A L'INTÉRIEUR

HENRI BARDE

DROGUISTE

14, Rue Nubar Pacha — ALEXANDRIE

Produits Chimiques et Pharmaceutiques — Herboristerie
Spécialités Pharmaceutiques — Parfumerie — Produits pour Ménage
Brosserie — Plumeaux et Éponges — Produits pour Vétérinaires
Articles pour Écurie — Accessoires de Pharmacie — Divers

Téléphone No. 80

— DÉPOSITAIRE —

VÉGÉTALE Est supérieure au beurre,
au saindoux; plus hygié-
nique et plus digestible.



VÉGÉTALE Faites votre cuisine
à la VÉGÉTALE

E. RAVAN

1, Rue Chérif Pacha — ALEXANDRIE

MAISON DE COMMISSION Fondée en 1897

Agence Générale des Marques:

COGNAC MONOPOLE

CHOCOLAT KOHLER

Whisky "Antiquary"

CONFISERIE JACQUIN

VICHY-QUINA

CHAMPAGNE MERCIER

LA CÉLESTINE

Mousseux V^e Amiot



C. SAINT-SAËNS



HÉLÈNE

Poème lyrique en un acte.

PERSONNAGES

HÉLÈNE.

PALLAS.

VÉNUS.

PÂRIS.

Spartiates — Nymphes — Troyens et Troyennes.



SCÈNE PREMIÈRE

La nuit. Vue extérieure du palais de Ménélas éclairé intérieurement pour une fête. Chants et danses dans le palais.

CHOEUR, dans le palais.

Gloire au roi Ménélas! Gloire à la noble reine
Hélène
Au bras blanc!
Gloire au fils de Priam, gloire au héros charmant!

Voici le poème d'*Hélène*. Nous sommes les premiers à en donner le texte in-extenso et nous devons à la sympathie du grand compositeur cet avantage précieux. L'œuvre sera jouée sur le théâtre de Monte-Carlo, le 16 février prochain, et les grands artistes dont les noms suivent, avec leur rôle, chanteront les beaux vers que nous publions aujourd'hui : M^{me} Melba, *Hélène*; M^{lle} Blot, *Vénus*; M^{me} Héglon, *Pallas*; M. Alvarez, *Pâris*.

N. D. L. R.

SCÈNE DEUXIÈME

Le sommet d'une falaise. Au fond, la mer. Jour naissant.

HÉLÈNE, seule.

Elle arrive, brisée de fatigue, se traînant à peine ; elle tombe, à demi couchée, sur un rocher.

Où fuir pour échapper à l'Amour ? Dieu perfide,
Éros ! et toi, Pâris, ô cruel Priamide,
Épargnez-moi !...

Sur ces bords délaissés

La frayeur m'a conduite... A la course inhabiles,

Mes pieds meurtris se sont lassés,

Je succombe... efforts inutiles,

Fuite trompeuse, vains secours !

A travers la forêt, tu cours,

Bête sauvage, ainsi par la douleur chassée,

Emportant avec toi le trait qui t'a blessée !

Les Dieux veulent ma perte... Ah ! que du haut des cieux,

Sur moi lançant la foudre, Zeus

Me précipite chez les ombres,

Pâles ombres errant sur les rivages sombres,

Dans la profonde nuit, plutôt que de mon cœur

L'amour criminel soit vainqueur !

.

Je vivais, paisible, honorée,

Par mon noble époux adorée,

Goûtant le calme du bonheur

Au fond de mon palais de reine... Le malheur

A tout à coup fondu sur moi... Ce fils de Troie,

Beau comme un jeune dieu, vient pour faire sa proie

De ma beauté. « Viens ! viens ! dit-il, dans ma Troade !

Fuyons ensemble et quitte cette Hellade

Que chérit l'austère Pallas !

Pâle est auprès du mien l'amour de Ménélas !

Tu connaîtras l'ivresse ! » Ah ! pourquoi l'ai-je vue,

Cette tête charmante ! — O douleur imprévue !

Me sentir brûler d'une ardeur

Dont la honte à mon front fait monter la rougeur !

Toi qui fus mon orgueil, sois maudite,
 O funeste beauté !
 Et que le courroux d'Aphrodite
 Me plonge dans l'Hadès, aux ondes du Léthé,
 Dans le fleuve d'oubli...

.
 L'oubli ! perdre à jamais
 Le souvenir... oublier que j'aimais...
 De la naïve enfance
 Retrouver l'innocence...
 Retrouver pour toujours
 La fraîcheur du matin des jours...
 Ah ! le voilà, le secours efficace
 Contre l'amour... et digne de ma race,
 Des Dioscures immortels,
 Mes frères... et de Zeus, préféré des autels,
 De Zeus, mon père... — O mer limpide,
 Je viens à toi ! — Le Priamide
 De me ravir a formé le dessein ;
 Son charme ne pourra m'atteindre dans ton sein.
 J'attends de toi la mort rapide ;
 O mer, délivre-moi d'Éros !

Elle va pour se jeter dans la mer.

SCÈNE TROISIÈME

Vénus apparaît au-dessus de la mer, dans une lueur d'aurore. Peu à peu on distingue derrière elle tout un paysage enchanteur, peuplé de Nymphes et d'Amours.

VÉNUS.

Folle ! qui veut
 Résister à Cypris ! Folle, quand nul ne peut,
 Même le tout-puissant Jupiter, d'Aphrodite
 Braver la volonté triomphante et maudite !
 Le Destin te défend de courir à la mort ;
 Tu vivras pour l'amour, exempte du remord.
 Les hommes rediront toujours le nom d'Hélène.

HÉLÈNE.

Heureuse en mon palais, chaste et filant la laine,
Laisse-moi demeurer !

VÉNUS.

Non ! Tu m'obéiras !
J'ai promis ta beauté pour prix de ma victoire ;
Cède à Pâris .. tu l'aimeras !
Tu l'aimes !

HÉLÈNE.

Non !

VÉNUS.

Tu le suivras !
Sur l'airain immortel la Muse de l'histoire
Gravera vos amours !

HÉLÈNE.

Pâris ! non ! Je le hais !

VÉNUS.

Tu l'aimes !

HÉLÈNE.

Moi, l'aimer ! moi le suivre ! jamais !

VÉNUS.

Jamais !... Ah ! par ce mot la force défaillante
Croit enchaîner la vertu chancelante !
Ce mot trompeur,
Ce n'est pas la vertu qui le dit : c'est la peur !

LES NYMPHES.

Sur les roses
Tu reposes,
Volupté !
Par tes charmes,
Tu désarmes
La beauté !

VÉNUS.

Vers ces rochers déserts, le Priamide,
Guidé par moi, bientôt suivra tes pas ;
A son désir avide
Tu n'échapperas pas !

LES NYMPHES.

Déesse, ton sourire enivre les dieux même !
Par toi l'on aime
Et l'on vit et l'on meurt,
Source des pleurs amers et source du bonheur !

VÉNUS.

Nul ne résiste à ma puissance.
La chasteté perd sa prudence
Quand je veux :
De la vertu vaine est la plainte
Alors qu'elle a senti l'étreinte
De mes nœuds.
On n'est pas en vain la plus belle !
Subis la volonté cruelle
Des amours.
Plus tard, par le destin meurtrie,
Tu revivras dans ta patrie
De longs jours.

LES NYMPHES.

Sur les roses
Tu reposes,
Volupté !
Par tes charmes
Tu désarmes
La beauté !

La vision disparaît avec Vénus, les Nymphes et les Amours.

SCÈNE QUATRIÈME

PARIS, au dehors.

Hélène !

HÉLÈNE.

C'est sa voix !

PARIS, de même.

Hélène !

HÉLÈNE.

Dieu vainqueur,

Je suis perdue !...

PARIS, entrant.

Ah ! c'est ma vie

Qui renaît ! Je te vois ! Pourquoi, loin de mon cœur,
Loin de mes bras, t'enfuir ?... à mon amour ravie,
Espères-tu d'Eros éviter les tourments,
Quand tu m'aimes ?

HÉLÈNE

Tais-toi !

PARIS.

Dans mes embrassements

J'étoufferai le cri de ta pudeur farouche.

HÉLÈNE

Laisse-moi, je te hais !

PARIS.

Ta bouche

A trahi ta pensée...

HÉLÈNE.

Imprudent odieux,

Qu'as-tu dit ? La fille de Zeus
Ne saurait mentir ! Sa pensée
A sa parole est enlacée

Comme le lierre au roc et la vigne à l'ormeau !

PARIS.

Ah ! ton regard est beau
 Quand le courroux irrite ta narine
 Et fait rougir ton front... De la brise marine
 Le souffle anime tes cheveux ..
 Apaise-toi ! Vois ! je t'implore
 A genoux... je veux
 Te redire encore
 Combien je t'aime... Je te vis
 Un jour, sur les pentes fleuries
 De la montagne... Tu cueillis
 Des roses, de tes mains chéries ;
 Dès alors, je t'aimai... Naguère, avant de voir
 Ta beauté, j'ignorais quel était son pouvoir !
 Je connais, je subis sa mortelle puissance.
 Blessé par toi, mon cœur aspire à la vengeance ;
 Prends garde ! Ce qu'il faut à mon cœur sans retour,
 C'est plus que ta beauté, reine ! C'est ton amour !

HÉLÈNE.

Au noble Ménélas, Hélène
 Garde sa foi ;
 Je suis fille des Dieux et reine !
 Pâris, fuis-moi !

PARIS.

Fille des Dieux, ô sans pareille,
 Reine et merveille !
 Est-ce un séjour digne de toi,
 Cette Sparte où s'enferme ta vie ?
 Ah ! connais des Troyens l'orgueilleuse patrie,
 Ses fleuves, ses forêts... ses lointains horizons,
 Ses plaines aux riches moissons !
 L'éclatant palais aux toits d'or
 De Priam, dont les cours, aux parois revêtues
 D'airain étincelant, se peuplent de statues
 Plus brillantes encor !
 Les tapis de pourpre et les lits d'ivoire
 Sont préparés pour nos amours...

HÉLÈNE.

Reine en mon palais et pleine de gloire,
Ici je resterai toujours !
Pour moi l'amour de Ménélas...

PARIS.

L'amour ? tu ne le connais pas !
Vénus m'a révélé la volupté suprême ;
Viens, tu sauras comment on aime.
Tu crois aimer !

HÉLÈNE.

Je crois aimer !
Je crois aimer ! Connais-tu la tempête
Qui gronde dans mon cœur et me fait blasphémer ?
Car je maudis Vénus ! Pour l'amour je suis prête
A tout braver ! Déesse implacable, tu vois
Ta victime éperdue et soumise à ta voix !

PARIS.

Qu'ai-je entendu ?

HÉLÈNE.

J'ai menti, moi, la fille
De celui dont la foudre brille
Dans l'éther ! Car celui que j'aime, ce n'est pas
Mon époux, ce n'est pas le divin Ménélas,
C'est toi !

PARIS.

Dieux ! votre vie immortelle
Dans sa splendeur égale-t-elle
Cet instant radieux ?

HÉLÈNE.

Aveu cruel ! O bonheur douloureux !

PARIS.

Viens ! On trouvera ta trace
Si nous tardons encor... Entre nous et les tiens
Mettons la mer vorace !
Le temps nous presse, viens !
Fuyons !

HÉLÈNE.

Vers toi je crie,
 O mon père ! Pitié ! je n'ai plus de recours
 Qu'en ton pouvoir, ô Zeus ! vers ta fille chérie
 Abaisse tes regards ! Sauve-moi des amours,
 Maître des Dieux, vois ma misère !
 De moi-même préserve-moi !

SCÈNE CINQUIÈME.

Le ciel s'assombrit. La foudre éclate, et dans une lueur fantastique apparaît Pallas, lumineuse dans l'obscurité.

PALLAS, à Hélène.

Ma noble sœur, vers toi
 Notre père m'envoie. Exauçant ta prière,
 Il te fait du Destin connaître les arrêts.
 Obéissant aux désirs de mon père,
 Si le fils de Priam renonce à ses projets,
 Sa vie encor peut être détournée
 De sa cruelle destinée.

PARIS

Perdre Hélène ! Plutôt pour moi le noir trépas !
 A Zeus je n'obéirai pas !

PALLAS, à Paris.

Regarde donc !

Une lueur rougeâtre paraît dans l'éloignement, grandit et montre Troie en flammes.

Pour toi, j'écarte le mystère
 De l'avenir. Des maux ignorés de la terre
 Fondront sur ta patrie et son auguste roi.
 Les Grecs, remplis d'un juste émoi
 Par ton affront sanglant, réclameront Hélène.
 Leurs vaisseaux couvriront la plaine
 Des mers. Après dix ans de luttés sans merci,
 Ils prennent la ville. Voici,

Dévorant les palais et les tours, l'incendie ;
 Et voici le carnage horrible ! Sur l'autel
 Où ses mains suppliaient les Dieux ennemis, tel
 Qu'une obscure victime, affreuse tragédie,
 Dans le sang de ses fils Priam est égorgé,
 Le peuple, que n'ont protégé
 Ni ses armes, ni son courage,
 Fuit ses bourreaux ; des pleurs de rage,
 Des cris d'épouvante et d'horreur
 Se mêlent aux cris du vainqueur.
 On entend les cris des Troyens.

Toi-même, en la fleur des années,
 Tu subiras les sombres destinées.
 Qui brave Zeus a le sort du Titan ;
 Laisse Hélène à la Grèce, à Ménélas. Va-t'en !
 Pars seul !

La vision pâlit et disparaît peu à peu.

PARIS.

Ah ! Zeus peut allumer la foudre !
 Il peut briser, il peut dissoudre
 Mon corps mortel... peut-il arracher de mon âme
 Mon immortel amour ? Périssent dans la flamme
 Ilion éclatante ainsi que le soleil !
 Périssent ma patrie et périssent mon père
 Et les miens ! Que je meure et que je désespère !
 Mon amour me suivra dans l'éternel sommeil !

PALLAS.

Va donc, puisque rien ne t'arrête,
 Insensé ! tu pouvais éloigner de ta tête
 La destinée amère et conjurer le sort !
 Va vers l'amour ! va vers la mort !

Pallas disparaît.

SCÈNE SIXIÈME

Le jour revient progressivement.

HÉLÈNE.

Ainsi pour moi tu donneras ta vie ?
Afin qu'à Ménélas ma beauté soit ravie,
Tu briseras tous les liens
Les plus sacrés, perdant ton père, tous les tiens,
Ta mère vénérable... et bravant sur ta tête
La malédiction d'un peuple qui s'apprête ?
Quoi, sans craindre l'horreur
Des combats, tu déchaînes
La guerre et sa fureur,
Sans que la terreur dans tes veines
Vienne glacer l'amour audacieux,
Plus puissant que la mort et plus fort que les Dieux ?
Eh bien ! j'égalerais ton crime ! j'abandonne
Mon palais, mon époux, mes enfants ! je me donne
A l'amour tout entière, et rien ne reste en moi,
Mon vainqueur, mon amant, rien ne reste que toi !

PARIS.

Viens, vers l'Asie enchanteresse
Voguons sur les flots apaisés,
Bercés par la double caresse
Des zéphyres et des baisers,

HÉLÈNE.

Pour moi, Zeus retiendra captives
Les tempêtes au fond des cieux,
Et nous aborderons aux rives
De Pergame, chère à tes yeux.

PARIS.

Sur Eros tu croyais remporter la victoire !
Il te faut sous le joug plier ton cou d'ivoire,
Car le Dieu t'a vaincue !

HÉLÈNE.

Eros a pris tes traits,
 Tes yeux, ta voix ; par tes attraits
 Il m'a vaincue et non par sa seule puissance,
 O Pâris! Mon orgueil se meurt en ta présence.
 Elle tombe dans ses bras.

PARIS.

Des astres de la nuit tes yeux ont la clarté ;
 Mon cœur est parfumé des fleurs de ta beauté ;
 Les Dieux ont mis sur toi la splendeur idéale :
 Vénus jalouserait ta grâce triomphale !
 Ton corps a la blancheur des jours !
 Fille de Zeus, presque déesse,
 Ton baiser, perfide caresse,
 M'a fait esclave pour toujours.

HÉLÈNE.

Ah l'esclave, c'est moi ! J'oublie
 L'auguste devoir qui me lie,
 Bravant les sarcasmes amers
 Pour te suivre au delà des mers !
 Mon âme en la tienne est ravie...
 Comme la biche qu'un lion
 Entraîne en lui prenant sa vie,
 Emporte-moi dans Ilios !

HÉLÈNE, PARIS.

Viens, pour l'amour la vie est brève ;
 Laissons nos jours se consumer.
 Ne nous éveillons pas du rêve,
 Et ne vivons que pour aimer !

Ils sortent éperdus.

SCÈNE SEPTIÈME

*La pleine mer. Un navire passe, emportant Pâris et Hélène,
 enlacés et chantant.*





CAMILLE SAINT-SAËNS

(Son plus récent portrait)

Hors texte de la NOUVELLE REVUE D'EGYPTE,
Février 1904.

LE RENIEMENT



I.

Prosny, en sortant de chez M^{me} Gentelle, se tint un moment immobile sur le palier. L'ascenseur ne le tentait guère. Il préféra l'escalier. Un peu de mouvement — il avait une centaine de marches à descendre — lui parut un remède merveilleux pour distraire son ennui.

Décidément les cinq à sept de M^{me} Gentelle devenaient « assommants ». Comment ne s'en était-il pas aperçu plus tôt ? En somme tout l'intérêt de ces réceptions résidait en lui, Prosny. On venait là pour lui, comme on va au théâtre voir Le Bargy ou Guitry. Mais si extraordinairement flatteuse que fût cette constatation, elle laissait sa vanité indifférente. Ce qu'il souhaitait maintenant, dédaigneux de superficiels triomphes, c'était quelque chose de plus positif, et de plus imprévu. Il était las d'évoluer dans le même cercle étroit, de revoir les mêmes visages de femmes. Il les connaissait. Il savait le mot qui ferait rire l'une, le geste qui affolerait l'autre.

Mais à quarante ans — oui le beau Prosny, l'éternellement jeune avait quarante ans — une habitude est bientôt prise : régulièrement, les lundis, il se retrouvait au milieu de cette coterie féminine qui n'avait pour lui qu'un intérêt rétrospectif. Il aimait, certes, cette atmosphère de sympathie chaude, d'amitié caressante, tout ce qui subsistait d'anciennes histoires évanouies. Mais d'être l'Idole de ce sanctuaire, d'y être gâté, dorloté presque « maternellement », de vivre au milieu de ce passé commençait à l'agacer. Et tout en descendant, il pensa cyniquement :

— Je ne fiche plus les pieds ici.

Au premier, il entendit un bruit de pas à l'escalier au-dessous : de petites bottines de femme résonnant sur les marches de marbre. Invisible, elle descendait, légèrement avec un rythme régulier, obsédant, qui fit rêver Prosny elle devait être jolie,

il s'y connaissait, trente ans, pas davantage, il aurait parié. Il eut une joie d'enfant quand, en pressant le pas, il aperçut une silhouette élégante, un profil charmant, comme il l'avait rêvée. Et il se mit à admirer ses mouvements gracieux dans la descente, tandis que son oreille suivait toujours la musique entêtée des bottines sur le marbre.

Soudain, elle se retourna. Une dizaine de marches les séparaient. Quel ne fut pas son étonnement de la voir lui adresser le plus gracieux des saluts, auquel il répondit quoiqu'un peu ahuri. Mais tout d'un coup il se souvint : n'était-ce pas M^{me} Bertiny qu'il venait de connaître tout à l'heure chez M^{me} Gentelle ? Il l'avait à peine remarquée, il se l'avouait, honteux. Où avait-il donc la tête ? Un détail lui revint de suite à la pensée : M^{me} Gentelle après l'avoir présenté à M^{me} Bertiny avait entraîné celle-ci sous un prétexte quelconque, lui laissant à peine le temps de placer un mot. Il se rappela vaguement avoir entendu parler d'elle... Elle venait de Londres et se trouvait à Paris, depuis deux semaines. Et à mesure que tout se précisait dans sa pensée, le regret d'une occasion perdue devenait plus amer. Il conclut se prenant à partie :

— Tu baisses, mon ami. Tu fais un métier de dupe...

Maintenant il était près d'elle. Il salua profondément :

— Je constate que l'ascenseur ne nous a tentés ni l'un, ni l'autre...

Il put à peine achever, lui si maître de lui, si rompu au métier : deux grands yeux étaient fixés sur lui, étranges, mystérieux. Il lui fut impossible de supporter ce regard, tandis qu'elle disait :

— On a si peu l'occasion de marcher....

Tout de suite, il s'attaqua aux banalités, pour s'étourdir, retrouva son assurance dans un flux de paroles, sans oser la regarder en face. Mais déjà ils étaient à la porte de l'hôtel. Il se disposait à prendre congé lorsqu'arrivés devant les voitures qui stationnaient, elle dit :

— Je marcherais bien un peu.

En même temps, elle donnait l'ordre à son cocher de rentrer. De nouveau il rencontra son regard profond, fixé sur lui ; de nouveau il sentit le même trouble, mais plus hardi cette fois il lui dit :

— Oserais-je vous demander la grâce de vous suivre ?

Quelque chose lui disait qu'elle souhaitait sa présence. Sous le masque indéfinissable de cette femme, il devinait comme un élan mystérieux vers lui. Elle répondit : — Mais certainement, d'un air entendu, avec un sourire presque ironique, comme s'il eût formulé une demande naïve. Elle semblait dire en le regardant toujours fixement, comme si elle avait voulu exercer un sortilège :

— Vous savez bien qu'il faut que vous m'accompagniez.

Ils cheminaient côte à côte, silencieux depuis un moment. Tout à coup elle parla comme impatiente :

— Monsieur de Prosny, je ne veux pas un instant vous laisser croire que notre rencontre est un pur hasard.

La voix ne trahissait aucun trouble. Il en fut étonné, car il l'observait depuis un moment ; il la sentait frémissante, en proie à une sensation mystérieuse, peut-être une souffrance et plus d'une fois, à voir ce visage fiévreux, un mot lui était venu aux lèvres : — Souffrez-vous ? Mais la voix était calme, dénotant une énergie surprenante qui le dérouta et il comprit à peine toute la portée des paroles qu'il venait d'entendre.

— Je tenais absolument à vous voir. Et comme chez M^{me} Gentelle, nous avons été isolés l'un de l'autre, il ne me restait qu'un parti à prendre : c'était de me rencontrer avec vous hors de chez elle. Vous voyez que j'ai réussi.

Prosny eut un mouvement de surprise. Mais ce qui atténuait à ses yeux ce qu'il y avait d'étrange dans ces paroles, c'était parfois le léger, l'imperceptible accent exotique de sa mystérieuse interlocutrice. Elle était de mère américaine et ce détail qu'il se rappela à cette minute instinctivement, suffit pour l'orienter quelque peu dans le dédale de cette aventure. Sans doute, elle eût été de la dernière banalité et même choquante, mais avec toute autre que M^{me} Bertiny. Très recherchée dans la société française à Londres, elle avait été à Paris l'objet de quelque curiosité, mais jamais au Cercle ou ailleurs il n'avait entendu prononcer sur elle un de ces mots féroces qui sont comme l'exécution de l'honneur d'une femme. Elle pouvait être très originale et Prosny se dit qu'en somme, ce soir là, il était peut-être en train d'en faire l'attrayante expérience.

Il répondit de l'air le plus dégagé et le plus galant :

— Je suis à vos ordres, Madame.

— Voilà... ce n'est ni plus ni moins qu'une mission secrète. Elle vous paraîtra peut-être un peu bizarre... J'ai dû l'accepter, avec tout ce qu'elle comportait de... particulier, sur le désir d'une amie... à laquelle je ne pouvais rien refuser.

A mesure qu'elle parlait, sa voix faiblissait, perdait toute son assurance, avec des hésitations que rendait encore plus pénibles l'attitude embarrassée de Prosny.

— Vous avez beaucoup aimé, monsieur de Prosny, reprit-elle avec un effort, mais surtout beaucoup écrit... Je suis chargée de mettre à votre disposition un pli cacheté qui renferme des lettres de vous et de vous demander un échange... Rassurez-vous, j'ignore de qui il s'agit. Mon amie, qui n'est elle-même qu'un intermédiaire, ne m'a prononcé aucun nom... Je vous disais bien que ma mission était un peu bizarre.

— En effet, madame. Ce n'est pas un reproche, je vous prie de croire, je suis heureux de l'occasion qui me vaut l'honneur de cet entretien.

Il redevenait maître de lui, secouait le trouble qui l'avait envahi dès la première minute de cette rencontre. Il ne s'agissait en somme que d'une petite formalité de rupture. Ce qu'il ne s'expliquait point, c'était l'état presque fiévreux de cette mystérieuse messagère. A côté d'efforts d'énergie pour paraître calme, il observait des défaillances et, à supposer qu'elle fût elle-même l'amante désabusée qui liquidait un rêve, cherchait à détruire les traces d'un passé compromettant, elle n'aurait été ni plus émue, ni plus bouleversée. Alors il pensa — et tout son passé n'excusait-il pas cette prétention? — que cette femme l'aimait peut-être, que cette bizarre ambassadrice qui accomplissait l'acte d'une rupture définitive, détachait d'une main ce qu'elle voulait sceller de l'autre dans l'éternel recommencement de la Vie. Cela lui parut tellement délicieux qu'il n'eut plus qu'une pensée : réaliser ce rêve, achever cette aventure malgré tout et quand même. Et le séducteur, l'amant tressaillit en lui. Elle était jolie et désirable et tandis qu'il la dévisageait un peu brutalement, il la vit sourire :

— Vous aurez vos lettres demain.

Maintenant qu'elle avait tout dit, elle semblait légèrement plus calme. En elle aussi une détente s'opérait, comme si elle

eût été victorieuse d'un obstacle. Elle continua d'une voix délicieusement charmante, enjouée :

— Je suis sûre que vous cherchez à deviner... Lesquelles ?... Avez-vous pourtant, avec toutes vos aventures, trouvé le bonheur ? Et ce coffret classique que vous ouvrirez demain, ces lettres, ces cheveux, ces rubans, que sais-je ? le passé et le présent, tout cela vous donnera-t-il la sensation d'une existence bien remplie ?

— Je ne sais. Mais ce que je voudrais, c'est qu'un jour, en ouvrant ce coffret, j'y trouve quelque chose qui soit un souvenir de cette minute où vous me parlez.

Elle le regarda subitement grave, du même regard troublant qu'il y a un quart d'heure. Mais il y avait cette fois dans ses yeux comme une attente mystérieuse. On aurait dit que ce qu'elle venait d'entendre dépassait son rêve. Elle se refusait d'y croire et anxieuse voulait qu'il continuât de parler, de lui démontrer la réalité.

Alors il ne douta plus : elle subissait un charme, le sien. Mais comment, par quel hasard cette étrangère, à Paris depuis deux semaines, en était-elle arrivée là ? Peu lui importait. Et il lui parla encore, sur ce ton légèrement triste, charmeur, dont il avait le secret.

Pendant longtemps, ce fut une promenade indéfinie à travers Paris, car elle marchait un peu vite maintenant, comme vers un but. Elle allait d'un petit pas pressé, s'engageait dans les ruelles plus désertes. Il la suivait sans se rendre bien compte du lieu où ils se trouvaient.

Soudain, elle s'arrêta un peu pâle :

— Je me sens un peu lasse. Il m'est impossible de marcher davantage.

Prosny jeta un coup d'œil autour de lui. Subitement, comme s'il se réveillait d'un songe, il eut une exclamation de surprise : en regardant dans l'ombre de la rue, il découvrait qu'il était à deux pas de sa garçonnière préférée !... Un doute lui traversa la pensée avec la rapidité de l'éclair... Était-ce bien une coïncidence ?... En pouvait-il être autrement. Mais ce doute, vite évanoui, suffit pour l'enhardir, lui faire prononcer ces paroles :

— Mais nous voilà chez moi... Voulez-vous monter vous reposer un instant?...

Elle répondit : oui, sans hésiter, comme obéissant à une fatalité et doucement se laissa guider par Prosny qui lui disait :

— Ce n'est qu'au premier.

Maintenant c'était une ascension après la descente d'il y a une heure. A l'une comme à l'autre M^{me} Bertiny demeurait la même, fiévreuse, frémissante. Après des alternatives, durant tout le trajet de calme et d'inquiétude, la fièvre l'emportait. Pour lui, de gravir auprès d'elle, ces marches amies qui l'avaient tant de fois conduit vers le bonheur, vers la joie, le troublait aussi. Un désir fou grondait en lui. Mais comme il fut toujours un tendre et un délicat, il se maîtrisait. Il savait que si les femmes aiment parfois la brutalité, les apparences suffisent et qu'au fond c'est la caresse, l'éternelle caresse lente qu'il leur faut. Comme un enfant qu'on dorlote, il lui prit les mains :

— Vous êtes souffrante... j'ai chez moi des sels...

Ils étaient au palier. Il ouvrit la porte de l'appartement obscur qu'il referma. Un bruit sec résonna dans le silence et un bec électrique éclaira soudain un corridor étroit avec, de chaque côté, des portes hermétiquement closes. Il ouvrit celle de droite, y pénétra l'éclairant rapidement, puis revenant vers M^{me} Bertiny, immobile et silencieuse, il lui prit les mains, et doucement la conduisit vers un fauteuil.

Ce qui se passa ensuite, Prosny même à des années de distance, ne s'en souvenait jamais sans un frémissement... Il lui tendait des sels qu'elle aspirait fortement, puis elle le remerciait : — Je me sens mieux, merci. Puis tout à coup l'appela Georges, lui tendait les bras : — Aime-moi, aime moi, j'ai besoin d'amour, vois-tu ! Il la prenait dans ses bras, il la sentait trembler de tous ses membres, comme prise d'un froid subit, il entendait claquer ses dents : — Chauffe-moi... j'ai froid... j'ai froid... Il s'effrayait, croyait tenir dans ses bras une agonisante. Mais peu à peu elle se calmait, le rassurait, lui disait que ce n'était qu'un tremblement nerveux, puis souriante et ravie, comme en extase, s'abandonnait enfin... Oh ! ces lèvres brûlantes, cette voix étouffée par la fièvre, ce visage en feu et surtout ces yeux profonds qui le regardaient, il s'en souviendrait toute sa vie...

Et au moment du départ, les phrases brèves — Demain...
— cinq heures... les adieux interminables, la chaîne indéfinie
des baisers, tout un être affamé qui voudrait éterniser cette
minute, vivre tout l'amour, toute la volupté!...

PAUL-LOUIS SORÈZE.

(à suivre)



LE REPOSOIR

Je m'agenouille au reposoir des souvenirs.
La fraîcheur du matin lave mon insolence
Et je respire les parfums de mon enfance
Qui du passé revient au seuil de l'avenir...

C'est vainement, sanglants ostiaires qu'excite
Le concours des beautés, des sons et des lumières
Que nous brûlons la vie aux ardeurs coutumières
Puisque notre nitide enfance ressuscite.

O poussiéreux oubli des autels! Je t'apporte
D'autres fleurs et jetant les vieilles roses mortes
Je resprenais du bel espoir de me revivre!

Car c'est au reposoir des choses anciennes,
Hors du temps dont le vent matinal me délivre
Le retour de mon enfance magicienne!

LOUIS FLERI.



L'AUMÔNE IRONIQUE

J'ai donné mon âme, peu à peu,
Comme un trésor,
Pièce d'or, une parure,
Et une encor :
Au clair de lune, au soleil,
Avec un abandon pareil,
En tout temps et en tout lieu
J'ai donné mon âme un peu.

Voici l'automne et je me meurs,
Il ne me reste du trésor
Qu'une pièce, la suprême,
Tu viens m'offrir ton cœur en fleur...
Mon dernier or pour cette fleur
Mon dernier jour pour toi qui m'aimes ?
Tu es bien belle — j'ai bien peur.

Allons, prends-la, fais un bijou
Pour ton corsage ou pour ton cou !
Mais je ne te demande rien :
De mon trésor tu veux la fin
Tu es belle, prends-la, c'est bien,

Mais ne promets rien, ris et passe !

CAMILLE MAUCLAIR



A VOL DE PENSÉE

A Remy de Gourmont.

- La patience est une Caisse d'Épargne Vitale.
- Le Salon est le paysage de la Civilisation.
- Rêver, c'est fumer des idées délicieuses.
- La joie rend l'homme *bête*, la douleur le rend *fou*. Est-ce pour cela que les Grecs ancrèrent la *sagesse* dans les eaux immobiles de l'*Ataraxie*?
- Le pardon est la forme noble et... lymphatique de la vengeance.
- La faute se compose du seul remords.
- Ce qui est sublime pour l'homme *de sentiment*, est ridicule pour l'homme *d'esprit*.
- Tout tempérament est doté, pourrait-on dire, d'un jeu particulier d'ombres et de lumières, d'une sorte d'éclairage *personnel* qu'il projette hors de lui sur les choses et les êtres, et à travers quoi il voit ceux-ci. De là, l'infinie diversité des impressions, sentiments et jugements humains.
- L'artiste est une variété de l'espèce humaine, qui tient de l'enfant, de la femme et du sauvage.
- Pour guérir des *fièvres* de la civilisation, il faut de temps à autre prendre des *bains* de nature.
- Le Bien et le Mal n'existent pas pour le tempérament *artiste*; le Goût, ce sens aigu du ridicule et du beau, remplace chez lui le *sens moral*. Ce tempérament est également dépourvu de *grandeur* et de *ridicule*, prérogatives de l'*homme de caractère*.
- Les préjugés ressemblent un peu à ces vieux habits usés, salis, plusieurs fois raccommodés, que l'on quitte à regret

pour un costume neuf et étriqué; on est tellement à l'aise, on se meut si librement dans ces vieux habits qui se sont à la longue façonnés sur le patron de votre corps, dont ils ont pris les *plis*, dont ils connaissent pour ainsi dire toutes les habitudes!..

— Lorsque votre pied touche par mégarde le pied d'un homme affligé de cors, il pousse un cri de douleur tout à fait disproportion avec le léger coup que vous avez porté à son pied. L'homme *moral* aussi a ses cors — préjugés, prédilections et habitudes sentimentales, goûts favoris, intérêt personnel, etc. Quand il vous arrive de *toucher* légèrement et presque toujours à votre insu, ces points hyperesthésiés, ces *cors* de son organisme moral, vous demeurez stupéfait en constatant l'énorme et *disproportionnée* réaction, colère, mécontentement que votre imprudence ou inadvertance produit chez le *patient*.

— Les meilleures choses, en s'unissant, peuvent produire de mauvais mélanges. La boue est fille de l'eau et de la terre. En amour, en amitié, en ménage, des caractères bons en eux-mêmes, forment parfois des couples très mal assortis.

— La tendance démesurée, *l'aptitude* de l'homme à la compassion le porte souvent, — *en vie* ou en littérature, — à s'apitoyer sur des personnes qui n'ont nullement besoin de sa pitié, étant au-dessus d'elle, ou hors de sa portée. L'homme s'apitoie sur les animaux, sur les fous, les idiots, les paysans et les... morts, c'est-à-dire sur les êtres peut-être les plus essentiellement heureux, ou plutôt *non-malheureux*, puisque *insensibles*.

— Il est des tempéraments qui sont condamnés par nature à certaines maladies physiques et morales. Dans l'ordre physique il leur échoit en partage le lot maudit de ces maux vagues et sournois, qui sucent le sang goutte à goutte, rongent la chair fibre à fibre, — *faiblesses* sans nom et sans forme, indignes du nom de maladies, et qu'il faudrait grouper sous le titre général de *mala.tivité*; dans l'ordre moral y correspondent la mélancolie, la sentimentalité, le spleen... Les douleurs et les plaisirs des hommes affligés de ce tempérament sont *maladifs*, — épui-

ments de nerfs, affaiblissements de souffle.... En face de ces disgraciés, se dressent les hommes *forts*. Ils sont sujets à des maladies violentes qui les foudroient, ou bien, les laissent tels qu'elles les ont trouvés, souvent plus robustes que devant, *régénérés*. Leurs plaisirs et leurs douleurs, tant physiques que moraux, sont des exercices de muscles sains et puissants, des moyens d'expression vitale, violents jusqu'à être souvent meurtriers. Chez eux, la douleur se change en colère, — en flamme — tandis que chez les premiers, elle se change en mélancolie, — en fumée! Entre ces deux extrêmes prennent place les tempéraments *normaux, placides*, — les seuls vraiment sains peut-être, — qui ignorent également les fièvres chaudes de la pléthore et les frilosités de l'anémie, les affaissements et les chutes profondes de la sentimentalité ainsi que les ardeurs et les élans magnifiques de l'enthousiasme.

MIKAËL-S. GURDJIAN.

LE ROSSIGNOL ⁽¹⁾

CONTE ORIENTAL

(Suite)

IV.

— Allons ! ma chérie!... parle sans crainte ! as-tu fixé ton choix ?...

N'en obtenant aucune réponse, Gohar saisit Gamila à la taille, l'attira sur ses genoux et, l'embrassant à pleine bouche, essaya de lui découvrir le visage, qu'obstinément, dans son trouble, elle cachait de ses deux mains.

— Voyons ma petite, reprit-il gravement, il faut être franche avec ton papa... je t'aime plus que tout au monde et tu sais bien que, si telle était ta volonté, je n'hésiterais pas à

(1) Voir notre numéro de décembre 1903.

briser le cœur de mes deux jeunes amis en y tuant l'espérance qui seule les soutient!... le veux-tu?...

— Non pas... père, murmura Gamila hésitante... mais... je ne sais pas... choisis... toi-même... je ne puis pas... ils sont... ils sont aussi... ils sont tous les deux... aussi...

Elle n'osa pas poursuivre.

— ... Aussi beaux, continua-t-il en riant paternellement et en la serrant sur sa poitrine... oui, c'est vrai... et aussi bons et aussi intelligents, et voilà pourquoi j'ai voulu te laisser l'entière liberté du choix!... Quant à choisir moi-même... ô ma fille bien-aimée, épargne-m'en la peine!... car si mon amitié, égale pour ces deux jeunes gens, ne m'empêchera pas de leur transmettre ton arrêt et, du même coup, d'en sacrifier un, elle se révolte à la seule idée de me voir me constituer à la fois juge et exécuteur, dès lors que, les connaissant l'un et l'autre et les appréciant au même degré, mon jugement, dans tous les cas, serait partial, puisque, dépourvu de justifications!... Vois-tu ma Gamila... suis sans faiblir l'impulsion de ton bon petit cœur..., qu'il soit ton unique conseiller! mon approbation t'est acquise d'ores et déjà!... Viens... viens., ajouta-t-il en se levant et en entraînant la jeune fille vers l'embrasure de la croisée dont l'épaisse moucharabie leur permettait de sonder l'extérieur sans être aperçus.

Dans la cour d'honneur qui précédait l'entrée principale du palais du Samah, Aref et Abdelnabi, qui dans toute autre circonstance, éblouis et ravis, se fussent intéressés aux splendeurs dont ils étaient entourés, attendaient, le cœur brûlant d'une fièvre amoureuse et inquiète, le décret irrévocable qui devait simultanément apporter le bonheur à l'un d'entre eux et à l'autre sa disgrâce.

Gamila et son père, du haut de leur observatoire pouvaient les voir, et ce dernier, plus surexcité peut-être que ne l'étaient les deux amoureux eux-mêmes, essayait toujours en vain, à voix basse et avec mille ménagements, de convaincre sa fille à parler. A chaque nouvel assaut elle répondait par un nouveau recul.

— ... Je ne sais pas... je ne puis pas... choisis toi-même...

— Tout de même, ma bonne Gamila, il faut prendre un parti, dit enfin Gohar à bout de ressources en s'éloignant de la croisée, ... voyons... encore une fois... est-ce que l'idée de devenir l'épouse de l'un de ces jeunes gens te répugne?...

— Oh non... papa, répondit-elle pudiquement... mais...

— ... Mais le choix t'embarrasse, n'est-ce pas?... Au fait... il m'embarrasse aussi... du reste... eh bien! si tu n'en crois... laissons faire le destin... écoute...

Ils s'assirent côte à côte sur un divan et la main dans la main, Gohar reprit :

— Je vais proposer de ta part une question énigmatique à tes deux prétendants, et, celui d'entre eux qui fera la réponse la plus heureuse et la plus à ton gré, sera ton époux, le veux-tu?... il te suffira de te tenir ici derrière cette croisée, je me placerai là juste en face, ils seront à mes côtés; leurs réponses entendues, tu n'auras plus qu'à laisser choir cette rose que tu portes à ton corsage, soit à droite soit à gauche, selon que tu approuveras la réponse de l'un ou de l'autre!... qu'en dis-tu?...

Moins par conviction que poussée elle aussi par le désir d'arriver à une solution, Gamila fit un geste lassé d'assentiment.

— A la bonne heure! s'écria Gohar soulagé; et, s'étant levé, il colla ses lèvres tremblantes d'émotion sur le front de la vierge, y déposa un long baiser, puis, après lui avoir souhaité bon courage, il alla rejoindre les deux jumeaux, qui, à le voir paraître, se sentirent défaillir.

(La fin au prochain numéro).

JULES GANTÈS.



DOUZE * * * * *
 * PAMPHLETS SYNTHÉTIQUES

II. — NIVÔSE.

LES MŒURS.

La liberté du Théâtre. — Pour ne point déroger à la tradition gouvernementale M. Chaumié, surintendant des Beaux-Arts, a autorisé les comédies censurées par son prédécesseur et le « Royal-Interdit » qui comprenait quatre hommes (Georges Ancey, Albert Guinon, Louis Marsolleau et Jean Drault) et un caporal, le farouche Urbain Gohier, va reprendre du service. Félicitons-les et félicitons-nous : le geste libéral du ministre d'Agen est une bonne pierre dans le jardin d'Anastasia, comme dit si justement Georges Ohnet. En fait c'est un premier pas vers la vitale liberté du Théâtre. Alors que la presse et le livre jouissent en France d'une liberté vraiment trop bonne fille parfois, le théâtre est resté soumis aux caprices d'une poignée de cacochymes vieillards qui assouvissent leur mauvaise humeur de ratés aux dépens de la pensée française. Grâce à M. Chaumié on peut aujourd'hui entrevoir le jour prochain où les censeurs seront renvoyés à leur coin de feu. Ce jour-là le public sera seul juge des jeux du cirque, les auteurs dramatiques travailleront sans contrainte et les Beaux-Arts n'opposeront leur veto qu'au cas de manifestations trop violentes aux soirs des premières. Ce régime convient seul à notre état d'âme néo-libértaire et resté, cependant, un peu conservateur. Après le *Retour de Jérusalem* le ministère ne pouvait pas ne pas autoriser *Ces Messieurs* qui ne sont ni plus âpres ni moins confessionnels que la comédie « sémite » de Donnay. A notre époque militante le théâtre doit être un forum social où se livreront les combats pour nos idées politiques et religieuses.

LES FAITS.

Impressionnisme: Au milieu d'un paysage de neige un homme, violet de froid, accroche à sa boutonnière le ruban académique fait d'un morceau de la jarrettière violette de la jeune midinette qui git à ses pieds, violée...

L'artiste intitulera son tableau : « *Mœurs de Paris.* » Succès scandaleux et certain...

Janvier ! De la neige et des palmes ! A défaut de neige nous avons eu les palmes, les rosettes et les croix.

Voulez-vous quelques noms ?

Emile Fabre, Alfred Capus, Georges Beaume, Helleu, le peintre de toutes les élégances, ont la croix.

Ernest La Jeunesse, Lugué-Poé, Jane Vieu, Erlanger, Madame du Minil et Silvain, de la Comédie, la rosette.

Et enfin parmi les deux mille cinq cents palmés j'ai relevé, au risque d'une méningite, les noms suivants :

Odéon : Jean Kemm, Vidal, M^{lles} Aubry et Rose Syma.

Comédie Française : Laumonier, et M^{lle} Géniat.

Divers : Numa Blès, Lucien Boyer, Gil Baer, Jean d'Estray, Thérèse Cernay, M^{lle} Cesbron, Georges Wague, et MM. True, Gronichon, Courtecuisse, Bègue, conférencier, Bornibus, Juvénal, Sénèque, Chopinet, Taupin Potdevin et, pour terminer, un *sommelier* dont le nom m'échappe !

* * *

Ephémérides. — Jaurès lassé d'Isidore Lechat-Dejean abandonne la *Petite République* et fonde, à partir du 1^{er} février, *La Lumière*, organe des socialistes éclairés et clairvoyants.

Anatole France préface d'un beau pamphlet les discours ministériels du petit père Combes.

Georges Ohnet déjà nommé est condamné à quelques mille francs de dommages envers un « marchand de poisons » à qui il faisait concurrence depuis plus de trente ans. Le Tribunal ordonne la saisie des œuvres de M. Georges Ohnet. Enfin, on va pouvoir respirer !...

L'impératrice des Camelots, M^{me} V^e Hayard, fait ce « sale tour » à son confrère du Sahara de publier le *Journal Officiel de l'Empire* avant que S.M. Jack 1^{er} ait donné le bon à tirer. *Le Sahara* est un canard à trois pattes...

M. Millerand est vomé par le parti socialiste français et l'abbé Loisy désavoué pour ses études théologiques.

Vive la liberté de pensée !

M. Brisson, remonte à la surface.

Il est élu chef d'orchestre des Folies-Bourbon. On va rire !
Jaurès prend un bain et redevient député, tout court.

Nécrologie. — La Princesse Mathilde, le peintre-sculpteur
Gérome.

R. I. P.

LES MASQUES.

Cet hiver sera pour les directeurs de théâtres parisiens une
passe de veine. Chacun d'eux tient un succès et ne le lâche pas
et si nous n'avions pas eu, pour nos étrennes, le *Dédale* de
Paul Hervieu à la Comédie, la *Reine Fiammette* de Catulle
Mendès et Xavier Leroux à l'Opéra-Comique, seuls le Vaudeville
et M. Porel nous auraient intéressé. Porel et Réjane, divorçant,
la comédienne entraîne avec elle ses auteurs et la *Montansier*
que l'on devait créer incessamment chez son ex-mari. Lui, ne
l'entend pas ainsi. De là, procès sur procès, et voilà la *Montansier*,
cette M^{me} Humbert du XVIII^e siècle, géniale procédurière, en
posthume référé ! En attendant la solution et pour ne pas laisser
endormir son monde, Porel sonne les matines avec *Frère Jacques*
de Pierre Veber et Henri Bernstein.

Ce *Frère Jacques* a un tempérament de bon garçon qui me
plaît assez, mais je le trouve trop parent avec un tas d'autres
pantins nés depuis quelques temps aux feux de la rampe ou
destinés à y naître un jour ou l'autre. Je connais un jeune
auteur dramatique qui m'a dit en sortant :

— Mon cher, c'est ma comédie, depuis A jusqu'à Z !.. Et
pourtant personne que moi ne l'a lue »...

Je lui ai répondu :

— Les grands esprits...

Et tout le monde sait que Pierre Veber et Henri Bernstein
sont grands... d'esprit !

Théâtre Victor-Hugo. — Après *Cadet-Roussel* et les *Same-
dis Littéraires*, voici une autre création d'Armand Bour : le
Droit des Vierges de Paul-Hyacinthe Loyson, une comédie
dramatique d'un jeune poète, première œuvre un peu naïve qui
éclame pour les épousées le droit de « savoir » tout leur mari

avant que de consentir. Entre nous, il me semble que les maris devraient, par la même occasion, revendiquer ce même droit et nous pourrions, alors, tenter quelques mariages à l'essai !

Renvoyé à M. Béranger.

Et pour terminer je salue la prochaine « première » du *Théâtre Héroïque* que fonde notre ami René Fauchois.

PAUL YAKI.

LA SAISON THÉÂTRALE

AU CAIRE.

On n'apprend pas qu'en voyageant.

Sans sortir de chez moi, j'ai découvert qu'en ce siècle de libre-pensée il est dangereux d'avoir le courage de son opinion. Le critique se bornera à refléter l'impression des masses ; il ne lui sera permis d'émettre ses idées qu'à la condition qu'elles ne heurtent pas de front les habitudes surannées.

Comment faire comprendre à ces macabres dindonneaux que, tout comme la vue ou le toucher, l'oreille a besoin d'une éducation spéciale pour discerner les rythmes et percevoir intégralement les amalgames. N'est-il pas étrange, en effet, lorsque vous parlez d'un poète ou d'un sculpteur, d'entendre les gens se récuser, avouant : « Ma foi, ce n'est pas ma partie, et je n'y vois goutte. » Croient-ils y voir davantage à l'orchestre et dans la symphonie ? Hélas, oui, ils le croient. Et c'est pourquoi ils me déchargent, à bout portant, leur vocabulaire de pontons et leurs qualificatifs de rambuteaux. Tel sinistre galfâtre, affligé du mal d'écrire comme on est affligé de gastrite aiguë, me révèle en popismes saumâtres qu'il va me casser les reins (ça, mon petit, tu n'y es pas encore), que je suis une gourde et lui le gourdin ! Hum, hum... J'ai déjà lu ça dans *La colle aux quintes* de Willy, page 214, parag. 3 (Simonis Empis, éditeur, 21, Rue Croix-des-Petits-Champs, Paris). Cet onagre devra, la prochaine fois, s'affubler d'une peau de lion plus ample, car vraiment, à travers les exiguïtés de celle qu'il arbore, on aperçoit trop ses verdouillâtres oreilles d'âne.

Passons.



Après *la Navarraise* et pour nous laver les oreilles, à l'affiche : *Samson et Dalila*. Enfin ! Il serait puéril de s'attarder sur ce chef-d'œuvre universellement connu et apprécié. C'est une composition forte, austère, grandiose, toujours habile, d'une habileté qui déconcerte ceux même du métier, avec des mélodies délicieusement exotiques, accoudées d'heureuse façon sur des harmonies complexes et raffinées.

Ce que fut l'interprétation ?

Je ne trouve pas de termes assez copronymiques pour flétrir ces basses paillasseries. Mlle Torond (Dalila) m'a été chaudement recommandée. Aussi, je ne vous dirai rien de la voix qu'elle n'a pas. Samson, par contre (Fonteix) en a trop, et sa seule préoccupation c'est de nous le rappeler par d'exaspérants coups de gueule. Avec ce diable d'homme, 55 musiciens d'orchestre mugissant à toute volée ont l'air de petits caniches qui japperaient. Dangès (Le Grand-Prêtre) est épatant : belle voix, belle diction, belle tenue. Idem pour Lequien (Abimelech) qui excelle décidément dans les rôles furtifs. Walter, en spagyrisme persan, épand le métal sonore de sa voix dans les couplets (les couplets?...) du cacochyme Hébreu. Quant aux Deschamps, Mariani, Seurin, ils n'ont rien fait pour démentir le qualificatif « *Philistins* » accolé à leurs noms sur le programme.

Les chœurs sont d'aplomb, le ballet frais et mousseux. Mlle Robino est fine et élastique, Mlle Gardino à croquer toute crue. Quant à Mlle Secco, elle a parfaitement raison de se travestir.

L'orchestre batifole et Maître Rey l'y aide copieusement. Il défigure les mouvements, ce cher Rey, avec une imposante sé Reynité. Quelle idée de battre à trois temps, comme une valse lente, ce passage extra-allegro (unenoire = 192) : « *Ce Dieu que votre voix implore...* » ! Quelle nauséuse manie d'élargir jusqu'au moderato cet allegro agitato : « *Samson, o toi mon bien aimé...* » Cette ignorance flagrante du métronome a valu à M^e Rey les palmes académiques. S'il persiste, un jour ou l'autre on sera contraint de l'affubler de la Légion d'Honneur... *O fortunatos nimium...*



Pour remplacer Madame Demédy expulsée *vi et clam*, on eut recours à Madame Fiérens Elle débuta dans *Lohengrin*. Ah la bonne, l'intelligente artiste. Quelle maîtrise, quelle sûreté. Voix et diction épuiseront les éloges de nos éminents critiques. Un seul tout petit défaut

que personne ici n'a remarqué : elle a quelques notes nasales malheureuses. Ceci provient de ce qu'elle veut trop éclaircir, trop clarifier son médium un peu flou.

Franchement, je cherche la petite bête, car s'il plaît à Mme Fiérens escamoter cette manie-là, vous n'y verrez que du bleu.

*
*
*

La Société Artistique d'Égypte a contracté l'habitude de nous infliger, chaque année, *le Barbier de Séville*. Que le Comité soit eclectique et nous serve indifféremment du bon ou du mauvais, c'est son droit. Commercialement parlant, au Théâtre, comme dans une librairie bien achalandée, il faut pouvoir répondre à toutes les aberrations. Mais s'acharner à renflouer annuellement cette quille avariée de cargo-boat, c'est tourner à l'acéphalisme le plus tartalacrêmeux. Voyez-vous, tant qu'une méthode pour accordéon, un *Passacaille* de Bach ou une *Vélocité* de Czerny n'auront pas été mis à la Scène, je me refuserai à croire que *le Bourbier* (le prote retiendra cette modification) de *Séville* soit un chef d'œuvre.

Qu'on ne m'objecte pas que pour juger cette chose il faut se mettre à l'époque où elle fut commise, car pendant que le Rossini fomentait son *Raseur de Séville* (1816), il y avait plus de dix ans que la *Symphonie en ut mineur* et la *Pastorale*, ces deux temples géants de la musique, étaient édifiés. Comment, avec les mêmes ressources orchestrales et des moyens identiques Beethoven reste-t-il si majestueusement supérieur ?

Sachons être magnanimes dans notre triomphe et ne répondons pas.

Tant il y a que M^{lle} de Tréville excelle en le petit rôle de Rosine, et j'en suis fort aise. A la vérité, après tant d'héroïnes brunes à rebrousse-poil, nous appréhendions une Rosine blonde. La compensation n'a pas eu lieu, et c'est tant mieux. Un bon point pour l'air des clochettes de *Lakmé* (la plus intéressante page du *Barbier*!). M^{me} Arnoldi (Marceline) ne mérite même plus notre mépris : aussi le lui refusons-nous. M^r Léon David (Almaviva), artiste paraît-il, renâcle gutturalement *La Véritable Manola*, au 3^{me} acte!! M. Léon David se révèle ainsi pitraillon de café-concert. A quand son exhibition chez Lauri avec les couplets du *Biniou*, le *Trombone du Régiment* et autres oripeaux pisseux ? Par contre, Figaro (M. Dangès) est trop excellent dans ce rôle étriqué où sa belle voix et ses allures dramatiques l'étouffent. Pour Lequien (Don Basile), je n'ai pas assez de louanges : grime cocasse et bonne voix. Deschamps (l'alcade) est sinis-

trement coco. Quant aux épilepsies fumeuses de Seurin (Bartholo), soyons décents n'en parlons pas.

Les chœurs braillent avec un pompiérisme convaincu et l'orchestre écoule *Reysonnablement* ces soldes mil huit cent trentesques et flapis.

*
*
*

Reprise de *Faust* avec Walter en Méphisto.

Or il advint que les engagements de Walter et de Lequien, identiquement rédigés, comportaient chacun ce rôle-là. *Inde ira*. La veille de l'exhumation du glaireux *Faust*, Lequien montra son contrat, Walter montra ses dents, Gianoli montra de l'or. Ce fut le "Sésame, ferme toi". "Mon vieux Walter, clos cette bouche, dit Ambroise. Il y a 2000 fr. de dédit et un engagement pour l'année prochaine".

Walter céda devant les espèces.

Lequien chanta. Soit indisposition, soit énervement, il fut très faible, au point de finir par se récuser. Appelé à le remplacer au gosier levé, Walter le fit franchement regretter. Défaillances douloureuses, mais possibles et humaines. Malgré ma grande amitié pour Walter, je ne pus m'empêcher de faire des restrictions: *Amicus Plato, sed magis amica veritas*. Cette témérité me valut l'inimitié du dit. Au Zizinia vous jugerez à loisir si j'ai eu raison de m'en consoler.

*
*
*

A ce point très précis, le Cadio, qui feignait une maladie, guérit et nous oyons enfin *Adrienne Lecouvreur*. Aussi bien, éperonné par le temps et l'espace, je ne saurais vous entretenir longuement sur cette fadasse décoction. Remettons à la prochaine fois nos réflexions concernant l'obscénité du plagiaire Cilea.

Actuellement, *Grisétidis* immine. *Radomir* aussi, hélas, quoique on vacille imprudemment entre *Radomir* et *Sigurd*, entre Charybde et Scylla.

Nous en recauserons.

JOSÉ CANERI.

Journal l'Imparziale. — Le notoire mirliton qui y fomente des pommadages à 8 sous la ligne, réclame la levée en masse contre ma crinière chevaline et mes comptes-rendus audacieux. L'impudeur est outrancière de ce tricolore patrouillote qui s'évertue à des calembours tirés par les talons et qui palabre à vide sur l'abécédaire musical. Nous sommes las, à la parfin, de ce genre d'esprit, *Edipeux* et balourd, de buveur de bière qui piteusement, en définitive, *desinit in Pilsen*. — J. C.

ALEXANDRIE.

J'ai dit, dans un numéro précédent, que je considérais comme une erreur de la part de la Société Artistique le fait de nous jouer l'opérette sur nos grandes scènes. *Errare humanum est*. Aujourd'hui il serait vraiment cruel d'insister encore sur ce point après les résultats obtenus. Les lauriers de la troupe n'empêchent évidemment de dormir que celui de nos mensuels confrères qui trouve très française cette flamboyante invasion. En vérité la S. A. D. E. a joué de malheur et nous serions disposés à l'absoudre sincèrement cette fois-ci en faveur de ce qu'elle *pourrait et voudrait* faire à l'avenir pour racheter ce fourvoiement. Mais ne voilà-t-il pas que, subtil, un petit bruit se répand dans le public ; pour l'an prochain on annonce opéra et *opérette* italiens, vous entendez bien, *opérette*. Si cette nouvelle est fautive il conviendrait au moins qu'on la démentit par voie de la presse.

J'avoue que j'ai peine à croire encore à un semblable défi de la part du Comité mais si la nouvelle est confirmée d'ici-là, nous essaierons dans un prochain numéro de démêler les véritables responsabilités. Et ce sera justice.

FERNAND BRAUN.

 LA VIE MUSICALE

 LE CAIRE

Qualifier de vie musicale la stagnation fétide et paludéenne où nous gisons me semble le comble de l'impudeur. Tout le long de janvier je ne vois que trois points culminants ou qui s'efforcent de l'être : la messe de mon ami Santini, le 1^{er} Concert du Cercle Artistique et les cabrioles chromatiques de Madame Bice-Vittori, pianiste, ai-je ouï dire.

. . .

C'est un joli travail que la messe de Santini, d'une texture hardie malgré que sobre, évoquant de façon discrète les souvenirs païens. Quoique italien, Santini nous a fait grâce des amen en filloselle dont des séquelles de cuistres musicaux tirebouchonnent leurs finales.

Puis, chose monstrueuse, pas une valse, pas un motif de scottich tout le long des textes sacrés. Voilà qui eût exaspéré le limoneux Joachim Rossini. Il ne manque à Santini que de se dégager des gangues classiques, d'oublier ses lectures et d'affirmer nettement sa personnalité. C'est là œuvre exclusive du temps.

* * *

Le premier concert du Cercle Artistique m'a donné des nausées. Mr. Casse est trop intelligent pour se formaliser d'une discussion technique. Pour lors, le sieur Romano (premier violon de l'endroit) râcle ses cordes avec un cynisme épastrouillant. Ne pouvant atteindre le fa (4^{me} position sur la chanterelle), il y substitue un mi outrageusement vinaigré et impudent (Rapsodie Hongroise). Dans les notes harmoniques, dites *flautini*, ce pauvre Romano entasse désastres sur désastres. Il suffit d'avoir entendu le petit Hans Franzos qui opéra deux fois au Shepheard's, l'année dernière, pour réprover pareilles aberrations.

Dans des valse à tierces niaises, Lutzow est très applaudi. Il en demeure ahuri, moi aussi, du reste. Ce monsieur a des doigts prodigieusement véloces, mais son jeu est d'une accablante monotonie. Il accroche désinvoltement deux notes à la fois, se figurant qu'on ne s'en apercevra pas au milieu des bruits de vaisselle qu'il fomenté sur son buffet. Sans compter qu'il se sert des pédales comme une pensionnaire des Dames de Sion et que, dans le registre grave, il cacafoire sinistrement.

Un bon point pour Madame Monari, malgré les flonflons poireau de son *Morceau caractéristique*, signé Godefroid. C'est une série de flasques arabesques qui, d'un bémol majeur, ton initial, condescendent à moduler sur la quinte et n'en demeurent pas moins visqueuses pour cela. Madame Monari a distillé ces mièvreries avec une jolie nerveuse qui m'a beaucoup plu.

Mention honorable pour M^{me} Bracale qui détaille d'une bonne voix le *Songe d'Elsa* et un machin d'*André Chénier*. Souplesse, fraîcheur, limpidité d'émission, M^{me} Bracale ne néglige aucun atout. Aussi le succès ne la néglige-t-il point.

Je passe sous silence les *A Sera* d'un certain ou plutôt d'un incertain Catalani, les vestes et autres pantalonnades du sieur Gillet. Je passe sous un non moins farouche silence les Sarti, les Bonomi, incapables d'évacuer à eux deux une succession de tierces en mesure

(quatuor Mendelssohn, passage en la majeur), ainsi que plusieurs autres cancre mous de la musique, croque-notes et croque-morts inflexibles d'œuvres nées viables, de leur métier dépeceurs et assassins.

* * *

On nous a exhibé au Savoy une certaine M^{me} Bice-Vittori, pianiste, paraît-il. Cette plantureuse personne a, sous nos yeux, attaqué du Bach (Concerto Italien) qui s'est mal défendu, saccagé du Mendelssohn, violé du Chopin, souillé du Scarlatti, pollué du Palombo (connais pas du tout) et, après plusieurs po^l*Liszt*sonneries, s'est retirée sans paraître autrement étonnée des applaudissements qu'on lui dispensait.

Voilà la vie musicale au Caire.

* * *

On nous annonce pour le 1^{er} février (toujours au Savoy Hotel, le cimetière musical chic), une harpiste, Edith Martin. Cette jeune personne s'est déjà fait recommander à notre journal. C'est un bien désastreux prodrome.

Enfin, les 4, 6, 8 février, auditions du Quatuor Bolonais. Nous en reparlerons.

JOSÉ CANERI.



ALEXANDRIE

Des « six concerts de musique de chambre organisés par MM. Artelli et Buzzelli et M^{lle} Hoesli », la moitié a déjà passé, rapidement comme passent les bonnes choses. Il faut convenir que nous avons désormais, à côté de la saison théâtrale, quelque chose qui est presque une saison de musique classique. C'en est du moins le germe ; et voilà que le succès vient féconder cet essai embryonnaire . . . Il grandira, quoiqu'il ne soit pas espagnol.

Un mot d'abord sur les programmes exécutés et annoncés : ils sont d'un beau désordre (1). On sait la discussion qui s'est élevée l'an

(1) 1^{re} Audition. — Beethoven : Trio op. 97 ; Mendelssohn : Quatuor op. 12.
2^{me} Audition. — Nawratil : Trio op. 11 ; Schubert : Quintette op. 114.
3^{me} Audition. — Schubert : Trio op. 39 ; Mozart : Quatuor en ré maj.

dernier au sujet de l'ordre chronologique dans les exécutions, entre M. Chevillard et certains critiques. Pour moi l'argument des chronologistes est décisif; c'est que le mérite d'un musicien ne se mesure pas uniquement à la valeur intrinsèque de ses œuvres, mais à leur valeur relativement à celles des prédécesseurs; et que ces mêmes œuvres ne peuvent être utilement jugées que comparées chronologiquement entre elles. Un exemple: Les symphonies de Beethoven ne sortent leur plein et entier effet (comme on dit au Palais) que jugées à la lumière de celles de Haydn et de Mozart. Prenez la Neuvième seule, elle détonnerait et serait inexplicable; qu'elle vienne à la suite de la Symphonie en ut mineur — celle-ci enchâssée entre l'Héroïque et la Pastorale — et elle paraîtra la merveille qu'elle est.

Je ne m'attarde pas davantage à cette digression. J'en conclus simplement que les programmes des concerts Artelli-Buzzelli, très désordonnés, ont manqué de cette logique rigoureuse, sans laquelle aucune appréciation saine ne peut être portée. J'accorde cependant à MM. Artelli et Buzzelli toute mon indulgence, car ce n'est qu'une première tentative. Je suppose aussi qu'ils ont dû subir les préférences des amateurs qui les secondaient. L'année prochaine j'aurai le droit d'être plus exigeant.

Pour ce qui est des morceaux de chant, je ne puis que regretter le méli-mélo dans lequel ils nous ont été présentés. Il n'est pas d'excuse pour le choix de romances telles que le "Segreto" ou "Ninon". Celui qui religieusement entend de belles productions classiques ne peut que sentir un réel malaise à les voir accouplées aux platitudes d'un Tosti.

L'exécution a été bonne en général. M. Artelli a un jeu fin, délicat, suave; mais il manque parfois de sûreté; qu'il est difficile d'être un parfait premier violon! M. Buzzelli, lui, est impeccable; je ne pourrais imaginer meilleur violoncelliste qu'en lui supposant plus de chaleur et d'émotion.

M^{lle} Hoesli chante avec goût et mesure et accomplit ce tour de force de s'exprimer en trois langues. J'avoue, à mon dam, ignorer l'allemand; il me semble cependant qu'elle y est plus heureuse qu'en français, où elle ne manque pas d'une certaine rudesse.

Je ne puis malheureusement que passer sous silence les nombreux professionnels ou amateurs qui ont concuru à ces concerts; ils sont trop! c'est mon excuse.

G. BOULAD.

Revue des Livres

Couronne d'Amour, par EMILE BERNARD (*Musique d'Andrée Fort*). — Depuis la systématisation de l'art pervers il est convenu d'appeler naïves les personnes qui ne sont que sincères. C'est pourquoi Francis Jammes qui voulait toute nue Clara d'Ellébeuse et Henri Albert qui récita la neuvaine à son amie au doigt coupé nous semblent des poètes naïfs. Pétrarque pourtant, ou même Lamartine, n'étaient que sincères et il faut débarrasser notre esprit de toutes les fleurs de rhétorique qui y poussent follement pour redonner aux mots du lexique leur valeur originelle.

Dès lors, *Couronne d'Amour* serait un poème de la plus belle sincérité, jeune et primordial, enthousiaste et spontané. Car on y sent souffrir et supplier et verser des larmes ; on y sent boire des yeux, cueillir des bouches, tordre des mains ; on y sent palpiter toute la vie depuis l'étreinte sommaire de la minute fatale jusqu'au frisson que l'on éprouve à parfi'ler des cheveux.

Leconte de Lisle parle d'un « voile de lumière » qu'il est malheureux, parfois, de déchirer. Certes, si de ce geste ne devait résulter qu'une œuvre d'art, même parfaite, on pourrait encore faire à l'auteur une querelle de délicatesses. Mais *Couronne d'Amour* n'est pas seulement une œuvre d'art, c'est un hommage, une prière, un acte de foi, que seuls connaîtront quelques intimes amis. Car, écoutez :

Ces vers que je te fais sont la secrète houle
Qui dans mon sein fait resonner en longs échos
Mon cœur où, vagues d'or, tes pensées vont en foule,

Et je voudrais pour toi que ces vers fussent beaux
Qu'ils soient beaux pour toi seule à qui je les dédie
Qu'ils soient beaux et sur toi qu'ils brillent en flambeaux...

Je ne prendrai jamais la pierre précieuse
Que forma ton regard d'un amour si calmant
Pour la jeter au monde, ô ma délicieuse !

Et si je fais ces vers, c'est pour toi seulement.

C'est bien ainsi, d'ailleurs, qu'il nous faut l'entendre pour qu'il nous soit permis de louer sans réserve non seulement plusieurs poèmes

de tendresse touchante, de pensée généreuse, de piété aimante, mais aussi leur perfection prosodique. Un souci intense et continu de faire beau s'y révèle qui rarement s'oublie à travers le livre. Ces vers :

Douce, ô tendre, ô rythmique infiniment, dévoile
à celui qui tremblait de nuit l'aube de paix,
l'aube d'or dont frémit une dernière étoile . . .

et ceux-ci :

Tes doigts ainsi que des nacelles
frémissent sur le front impollué des eaux . . .

sont de la plus stricte impeccabilité et du rythme le plus musical. Les deux poèmes dont ils sont extraits me semblent aussi les plus beaux du livre.

M^{lle} Andrée Fort a mis en musique plusieurs strophes de cette *Couronne d'Amour*. Elle possède le talent rare de savoir lire les vers avec les emphases déclamatoires appropriées et sa musique est admirablement cela. Sa musique ne veut être que la transcription des inflexions de voix qu'il faut — mais, pour les trouver, elle doit connaître toutes les ressources rythmiques de la prosodie française. L'éducation poétique de M^{lle} Fort lui sert donc à s'éloigner de la polyphonie autant que de la romance; le chant se confond le plus possible avec la déclamation et ses accompagnements mêmes ne sont, dirait-on, que la voix de l'écho. Sa musique est « par conséquent » intellectuelle car, loin de s'abandonner aux divagations mélodiques plus ou moins conformes à l'expression des sentiments intérieurs, elle devine ces mêmes sentiments, intuitive le sens exact des mots qui les expriment, surprend leur cadence sur les lèvres et identifie la parole humaine et la musique. Et c'est le résultat de la plus sublime des théories.

* * *

In solitudine, par ARMAND L. PERERA. — Parmi ceux qui écrivent l'italien en Egypte, M. Perera est certainement l'un des premiers. Bien que jeune, il n'en est pas à son coup d'essai et il sied de louer son âme de poète, sa langue pure, son vers presque parfait. M. Perera manque un peu de nouveauté; il sait trop intimement peut-être qu'il n'y a d'éternelle poésie que les roses, les étoiles et les yeux bleus; de plus, il connaît trop bien d'Annunzio et je n'en veux pour preuve que ces poèmes : *Il ritorno*, *A la nutrice*, *l'Erma* et *Invano*

qui se ressentent de la lecture des poèmes du Maître qui ont à peu près les mêmes titres : *Il buon Messaggio, alla Nutrice, l'Erma et Invano*. Enfin, M. Perera rappelle encore Vincenzo Baffi, le poète exquis.

Tout cela ne nous empêchera pas d'admirer les vers excellents qui ont pour titre : *A Lydia, Finis, le Mani, la Bocca, Fiorenza et Ricordi?* et qui peuvent être mis au rang de la meilleure poésie italienne contemporaine.

Quelque part, M. Perera écrit : « Le vers n'est rien si, dans son rythme musical, il ne renferme une pensée profonde . . . » Cela est très possible ; mais nous savons gré à M. Perera de n'avoir pas voulu croire que cette « pensée profonde » dût nécessairement être le patriotisme, ce lieu commun de presque tous les poètes de la moderne Italie.

LOUIS FLERI.

* * *

Le livre des Mille Nuits et une Nuit. Traduction de MARDRUS.

Le quatorzième volume de cet important ouvrage, dont ici maintes fois déjà nous avons suivi l'apparition et développé l'esprit, vient d'être achevé. Il contient : *Les rencontres d'Al-Rachid sur le pont de Bagdad Les histoires de la princesse Su'eika. Les séances charmantes de l'adolescence nonchalante. Histoire du livre magique*, et se maintient au rang de ses antécédents pour la grâce, le pittoresque, le fantastique, le merveilleux et le cynisme bien portant ; il filtre d'entre ces lignes un chaleureux soleil, une vivifiante et luxuriante poésie.

On s'y plaît, on lit avec enchantement, et l'on y retourne. Dans le riche sanctuaire du monument, ce volume n'est pas la pierre la moins minutieusement sculptée ; certaines parties même forment une mosaïque. « Les séances charmantes de l'adolescence nonchalante », de petits contes drôles ou moraux dont un (Lequel est le plus généreux ?) est d'une délicatesse inattendue et frappante.

Des traductions de poèmes ponctuent le texte des récits ; ces traductions toutes nouvelles sont une révélation de laquelle les artistes seront reconnaissants à M. Mardus ; car en elles l'esprit de l'Orient ancien revit séducteur, profond, riche d'images, au-delà de ce qu'on nous avait donné jusqu'alors comme arabe.

E. BERNARD.

Au prochain numéro : Revue des Revues.

NOTES

*A Monsieur le Délégué
de la Société Artistique d'Égypte.*

MONSIEUR,

Je ne vous connais pas et cela me met à l'aise pour vous écrire. Si j'avais eu l'honneur de vous être présenté, je n'aurais jamais osé vous exprimer la *moindre* pensée ! Je suis timide et naïf. Mais je me fais brave devant l'inconnu et je vais, Monsieur, vous ennuyer pendant quelques minutes par mon admiration et par mes remarques. Quand je dis inconnu je m'entends, car cela n'est pas tout à fait exact. J'ai le bonheur de vous apercevoir quelquefois et cela me jette toujours en des transports... silencieux mais bien sentis ! Oui Monsieur, dans cette *Corbeille* cosmopolite et tumultueuse où je fais mon éducation... des hommes et des affaires c'est vers vous que reviennent sans cesse mes regards. Vous en êtes je n'ose pas dire la plus charmante fleur (la métaphore serait d'un goût douteux) mais certainement le plus *littéraire* remisier. Et cela est bien quelque chose. Mais ce n'est pas le seul titre que vous ayez à mon admiration. Je suis naïf, vous ai-je dit, Monsieur, et vous vous en apercevrez à mon respect de la chose imprimée. J'ai lu avec émotion votre nom dans le *Figaro* précédé et suivi de si jolies choses ! « L'administrateur délégué de la Société est M. Victor Sinano, un Hellène que la Bourse de Paris connut... » Ah ! comment peut-on être à la fois Hellène et Parisien ! serais-je tenté de m'écrier, me rappelant les classiques que malheureusement je n'ai pas encore eu le temps d'oublier tout à fait ; oui, comment peut-on être à la fois Hellène et Parisien !... Car vous êtes l'un et l'autre, Monsieur. Laissez-moi faire violence à votre modestie. Vous êtes bien Parisien par le choix exquis des œuvres que vous faites représenter tous les ans et bien Hellène par l'amour de la beauté plastique si remarquable chez les... sujets que vous engagez. Et par surcroît, Monsieur, vous êtes Égyptien ; je ne dis pas que ce soit votre plus beau titre, aussi est-ce peut-être le plus contestable. C'est pour toutes ces raisons que l'on vous élut, délégué, je crois, comme à cause de votre belle intelligence, de votre vif esprit et de vos discrètes manières. Ajouterai-je que l'on tint compte de l'excellence de votre goût et du bon ton de votre habileté ? Qui en doute ?...

Je vous ai entendu causer, un jour, sur la manière dont vous faites vos engagements ! Ce jour-là, Monsieur, j'eus une révélation,

celle de votre savoir-faire. Et je me suis écrié, illuminé, si ce n'est pas de l'art tout simplement, c'est à coup sûr, l'art de réussir. En effet, vous réussissez, vous triomphez!... Monsieur vous êtes un grand homme. Ne vous récriez pas. Vous êtes la plus belle manifestation artistique de ce pays qui s'y connaît en manifestations!... Et c'est parce que j'ai la foi la plus absolue en vous que je viens aujourd'hui vous exprimer un doute. Je voudrais bien que vous me l'ôtiez. Car il me chagrine et vous seul évidemment saurez répondre à la grave question que j'ai déjà posée à trois des représentants les plus autorisés des trois dernières générations!!! Pourquoi nous donne-t-on l'opérette? Oui pourquoi?... En attendant, Monsieur, que je reçoive votre réponse (car j'ai la naïveté de l'attendre), voulez-vous savoir celles que j'ai eues?

Et d'abord voici celle du digne Monsieur qui a aujourd'hui entre 50 et 60 ans. Celui-ci a les cheveux argentés, le regard fin, la bouche malicieuse et les propos mesurés. Il me dit : « Mon jeune ami, c'est bien simple, on nous la donne parce que c'est un peu notre jeunesse qu'on ressuscite! Comme il faisait bon de vivre il y a trente et quelques années! L'opérette, c'est une contemporaine à nous. Ah! elle n'a pas vieilli. La voici toujours pimpante, fière, gaie, futile, blagueuse, rêveuse, tendre, ironique qui va remonter sur les planches et retrousser ses jupes et nous provoquer du geste et du regard au son d'une musique que nous comprenons bien et qui est si gentiment nerveuse et si honnêtement délirante! Ah! notre jeunesse nous allons la revivre pendant quelques jours. C'est une compensation qu'on nous offre en donnant l'opérette, cette année. Nous allons enfin pouvoir un peu nous reposer dans des mélodies claires, simples et si françaises! C'est un acte de justice, mon jeune ami, n'en doutez pas... »

Et d'une!

« Pourquoi? » s'exclama brutalement le jeune homme qui a peut-être trente ans. Il est terne, correct, toujours mis avec élégance. Il a les doigts bagués d'émeraudes, de brillants, ou de rubis, le cigare au bout des lèvres et la tête déjà dégarnie. « Pourquoi? mais c'est parce que ça nous allume. Oui mon cher, l'art nous nous en f... Nous en parlons en snobs devant les femmes. Ça nous pose, ça nous distingue; mais entre nous, va te faire fiche. L'art c'est ce qui nous amuse et ce qui nous amuse c'est ce qui nous allume. Nous sommes de bons vivants et des gens pratiques. Voilà... »

Et de deux!!

Le troisième, ah! le troisième!... Le tout petit jeune homme qui a vingt ans et des prétentions me regarda dédaigneusement et me dit dans une langue inintelligible : (je traduis) « L'opérette? Mais il nous

l'impose parce que c'est la plus plate des inventions soi-disant artistiques. D'ailleurs comme je l'ai dit dans une belle et profonde étude. Il n'y a d'art que le nôtre et d'artistes que Mallarmé et ses disciples. J'en suis. »

Et de trois !!!

Oui, Monsieur, voilà ce qu'ils m'ont répondu. Je ne doute pas qu'ils aient chacun quelque peu raison. Mais je voudrais une réponse définitive. Le doute m'est pénible, il me rend malheureux. De grâce, Monsieur, donnez-la moi.

Je suis votre admirateur dévoué

JUNIUS.

Madame Juliette Adam. — L'illustre auteur des *Idées antiproudhoniennes sur l'amour, la femme et le mariage* est actuellement en Egypte. Nous venons un peu tard, à notre corps défendant, pour souhaiter à l'éminente femme de lettres la bienvenue parmi nous, mais les souhaits tardifs ne sont pas les moins sincères.

Nous rappelons à nos lecteurs que M^{me} Adam, en littérature Juliette Lamber, a joué en France un rôle politique considérable. Son salon fut fréquenté à un moment — vers 1878 — par les personnages politiques les plus importants ; mais c'est à l'écrivain à la fois délicat, énergique et tendre que vont nos préférences et nous prenons plaisir surtout à saluer en notre illustre et sympathique visiteuse l'auteur des *Récits d'une paysanne*, de *Saine et sauve*, de *Laide*, de *Grecque* et de *Faïenne*. Qu'elle daigne agréer ici l'expression sentie d'une très respectueuse admiration.

* * *

Un élève de Gérôme. — M. Théodore Ralli, peintre au millimètre, élève de M. Gérôme, trouve moyen d'exalter en dix lignes son maître, le poncif et le classicisme, tout en exécutant d'un seul coup l'impressionnisme, le symbolisme et M. Gustave Geffroy... Hélas ! M. Ralli pouvait-il mettre moins de choses en un si petit espace, lui qui s'entend si bien à entasser tant de couleurs sur de microscopiques surfaces.

* * *

Avis. — Nous prions nos abonnés, qui ne recevraient pas régulièrement leur numéro, de bien vouloir nous en aviser ou adresser directement une réclamation à la Poste.



Ecoles Berlitz

ALEXANDRIE — TANTAH — LE CAIRE

ENSEIGNEMENT MÉTHODIQUE ET RAPIDE

DES

Langues Vivantes

PAR LA

MÉTHODE BERLITZ

2 MÉDAILLES D'OR et 2 MÉDAILLES D'ARGENT

à l'Exposition Universelle de Paris 1900

HORLOGERIE, BIJOUTERIE, JOAILLERIE ET OPTIQUE

L. KRAMER & C^{IE}

CAIRE, Egypte - Rue Mouski

FOURNISSEURS DE S. A. LE KHÉDIVE

AGENTS

DE T. Cooke & Sons Ltd., DE YORK (Angleterre).

Fabricants d'instruments de Nivellement et de Géodésie.

GRAND ASSORTIMENT DE LUNETTES

Seuls dépositaires des MONTRES les plus renommées Dongola, Khar-toum, Remark, Mina, Caravane's Leonidas, Longines, Zenith, Sopra, Tavannes, Army of Occupation Watch. Nos montres sont garanties pour 10 ans.

FABRIQUE DE JOAILLERIE - ATELIER D'HORLOGERIE

Téléphone No. 884. -- Boite Postale No. 398.

LEÇON D'ESSAI GRATUITE

LEÇON D'ESSAI GRATUITE

LA GRANDE FABRIQUE
S. STEIN
 Fournisseur de S. A. le Khédivé

Vêtements pour Hommes, Dames et Enfants

ALEXANDRIE
 Place des Consuls

ARTICLES DE MODES
 ET DE VOYAGE

LE CAIRE
 Rue Mousky

OUTFITTERS

Renommée Universelle pour le bon goût et la solidité

PRIX FIXES ET TRÈS MODÉRÉS

Succursales: CONSTANTINOPLE (Galata et Stamboul), TANTAH, SALONIQUE

DEMANDEZ PARTOUT LES
MANCHONS KILLING

LES MEILLEURS

LES PLUS ÉCONOMIQUES

LES PLUS ÉCLAIRANTS

TABLEAU COMPARATIF:

	Pouvoir éclairant initial	Consommation par heure	Pouvoir éclairant après usage de	Consommation par heure après usage
Manchons Hill . . .	82.0 bougies	1.45 litres	450 h. 51.0 bougies	2.25 litres
Manchons Auer. . .	87.5 »	1.30 »	600 » 55. »	2. »
Manchons Cerofirm	88. »	1.20 »	» » 72.3 »	1.46 »
Manchons Killing	113.4 »	1.16 »	» » 93.9 »	1.35 »

E. ALMASY & Co. - Seuls représentants pour l'Égypte - ALEXANDRIE et LE CAIRE

LIBRAIRIE GÉNÉRALE
L. SCHULER
 ALEXANDRIE, ÉGYPTE

PAPETERIE & LIBRAIRIE

Abonnement aux JOURNAUX et REVUES de tous Genres

Articles divers pour Bureau et Dessin

Anglo-American Nile Steamer & Hotel Co.

BUREAU CENTRAL: RUE DE BOULAC, CAIRE

Cette Société possède les plus luxueux **Steamers pour Touristes** sur le Nil. **Arrangements spéciaux** pour voyages jusqu'à Wady-Halfa et Khartoum.

Billets de passage pour l'Europe par toutes les principales lignes. **Billets de chemins de fer** pour toutes les parties de l'Egypte.

Le **transport de marchandises** par le Nil, du Caire à Alexandrie et vice-versa est assuré par un service de transport offrant les plus grands avantages au Public.

Départs tous les deux jours. Location de bateaux et remorqueurs à vapeurs.

Propriétaires du splendide SAVOY HOTEL à Assouan, île d'Eléphantine

MANUFACTURE DES MEILLEURES CIGARETTES EGYPTIENNES **L'AFRICAINNE**

ALEXANDRIE & LE CAIRE

FOURNISSEUR DE LA COUR KHÉDIVIALE

ET DE PLUSIEURS COURS ROYALES

AGENCES DANS LES PRINCIPALES VILLES D'EUROPE

LONDRES - HAMBOURG - BERLIN - PILSEN

GRAND STOCK DE TABACS TURCS EN FEUILLES

DES MEILLEURS PAYS DE PRODUCTION

— **VENTE EN GROS** —

Bureau Central: Alexandrie, Rue Cléopâtre, No. 2

☀ **V. MARSIGLIO** ☀

Cartes postales égyptiennes. - Agrandissements photographiques.

POSTE DE MINET EL BASSAL

MANUFACTURE DE BERNDORF ARTHUR KRUPP

BERNDORF (BASSE-AUTRICHE)

Couverts de Table - Services à Café et à Thé - Orfèvrerie d'Art en Alpaca argenté - Bronzes d'art - Batterie de Cuisine en Nickel pur - Flanches et Fils en Maillechort, Cuivre, Nickel et Laiton - Flans pour monnaie de Nickel - Douilles et Cartouches pour l'usage Militaire.

REPRÉSENTANT: R. STOBBE

Rue Chérif Pacha, ALEXANDRIE, Egypte

LA PLUME

BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE (*Série Nouvelle*).

DIRECTEUR KARL BOÈS

Le Numéro 75 Centimes.

ABONNEMENTS { FRANCE 15 fr.
 { ÉTRANGER 18 fr.

54, Rue des Écoles, PARIS .V^e

A. SAVINIEN

14, Rue Sésostris, ALEXANDRIE

PEINTURE ET DÉCORATION

Articles pour artistes : Couleurs, Vernis, Brosses, Toile, Chevalets.
Grand choix de baguettes pour encadrement.

PRIX MODÉRÉS

CORDONNERIE PARISIENNE
MATTON & DEBONO

ALEXANDRIE
Place Ste.-Cathérine, Galerie Menasce
TÉLÉPHONE No. 205

LE CAIRE
Place de l'Ancienne Poste

CHAUSSURES SUR MESURE

ARRIVAGES PAR TOUS LES COURRIERS

Chaussures, Bonneterie, Jarrettières, Mouchoirs, Chemises, Faux-Cols, Flanelles, Tricots, Cravates, Chapeaux, Bretelles, Guêtres, Jambières pour cheval, Pantoufles en tous genres, Ombrelles et Parapluies, Cirages et vernis pour chaussures, Articles de voyage, Jouets, Parfumerie.

Prix Fixes et Très Réduits

PAPETERIE ET LIBRAIRIE

M. NACAMULI & C^o

Rue Chérif Pacha, ALEXANDRIE

ARTICLES DE BUREAU ET DE DESSIN

Librairie Anglaise et Française

Abonnement aux Journaux et Revues

COMMISSION EN LIBRAIRIE

Horlogerie, Bijouterie, Joaillerie

ZIVY FRÈRES

Médaille à l'Exposition Universelle de 1889

ALEXANDRIE, Rue Chérif Pacha

LE CAIRE, Sharia Kamel

CONSTANTIN GERONIMO

Established 1870

MANUFACTORY OF BEST EGYPTIAN CIGARETTES

ALEXANDRIA & CAIRO

WHOLESALE & RETAIL

C. Geronimo's Cigarettes are preferred by all smokers on account of the good tobacco they contain and of the carefulness with which they are made.

COMMISSION & EXPORTATION

La "Nouvelle Revue d'Egypte" est en vente :

A Alexandrie: chez SCHULER, NACAMULI, CALEBOTTA, Rue Chérif Pacha.
PECCHIOLI & MAROULIS, Rue Sésostris.

Au Caire: chez F. DIEMER, Rue Kamel.
M^{me} LAFFET, ex-Maison CÈBE.

A Paris: chez BRASSEUR, 8, 9, 11, Galeries de l'Odéon.

Spécialités pour Cadeaux

❧ **A. L A V E R G N E** ❧

Rond-Point Suares, près du Crédit Foncier. - LE CAIRE

REPRESENTANT ET DÉPOSITAIRE DE LA

Fabrique d'Argenterie ARTHUR KRUPP, de Berndorf

Couverts de Table, Ecrins garnis, Surtouts de Table, Vases
Candélabres, Miroirs, Services à Toilette, Services à Thé et à Café, etc.

ARGENTERIE 1^{er} TITRE

RÉARGENTURE - ORFÈVRERIE D'ART - SÉRIE SPÉCIALE EN NICKEL PUR OBJETS D'ART ET DE FANTAISIE — BRONZES ET ÉTAINS

Statuettes, Vases, Écrans, Lustres, Lampadaires et Objets divers disposés pour l'Électricité

GRAND PRIX EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

Porcelaines, Céramiques, Onyx, Marbres artistiques, Cristaux de Galle, Maroquinerie de luxe, Eventails
Objets en émaille, Petits Meubles de Fantaisie, Tables

Bureaux de Dames, Colonnes, Tables à Thé, Vitrines, Tables à Jeu, Guéridons, etc.

AMEUBLEMENTS DE LUXE SUR COMMANDE - Tapis de Smyrne sur mesure, de la maison Habib & Polako

Grands Magasins de la Cordonnerie Française

Ancienne Maison Billard Frères, Paul Billard, Successeur

Paul Billard & Habib Baladi, Successeurs

Rue Chérif Pacha, ALEXANDRIE — Maison au CAIRE (à côté Camoin)

CHAUSSURES DE TOUTES QUALITÉS — CHAUSSURES SUR MESURE
BAS ET CHAUSSETTES — CHEMISES, CHAPEAUX etc.